Le roman complet 1 Fr.

LE COIFFEUR VOLUPTUEUX

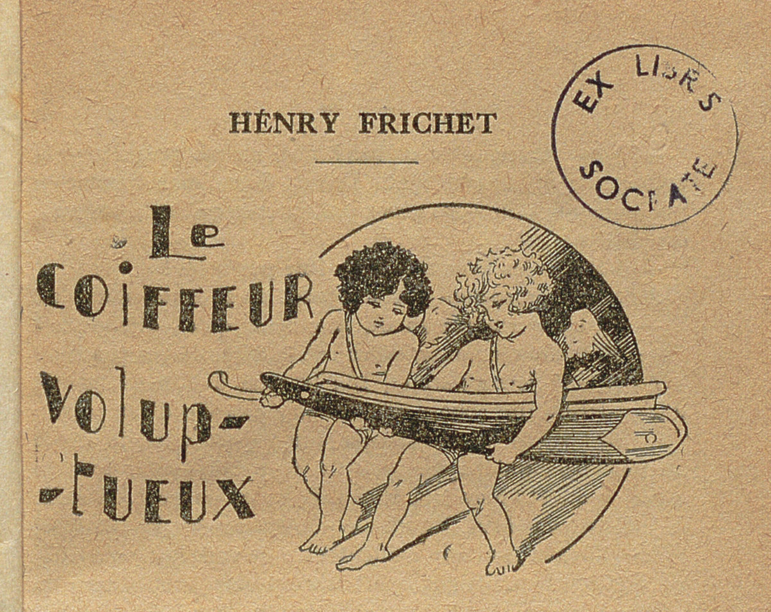


Collection Gauloise

67, rue Servan, 67

:: PARIS (XIe) ::

HÉNRY FRICHET



— Au premier de ces messieurs, appela Victor, prototype du beau garçon coiffeur.

Je me levai et j'allai m'asseoir dans le fauteuil devenu vacant.

— Pour la barbe ?

— Oui, la barbe.

Victor, beau brun classique, vingt-huit ans environ, était le chéri des femmes ; cependant ce vrai miroir aux alouettes n'avait rien de prétentieux. Quelque chose de félin dans le regard donnait une expression vaguement sournoise à sa physionomie. Ses gestes étaient précis et souples. Après m'avoir noué une serviette autour du cou, il me demanda familièrement :

— En voyage, sans doute ? Voilà quinze jours qu'on ne vous a vu.

En même temps, il ouvrait un tiroir où apparaissait, avec ses instruments de travail, une magnifique boîte de havanes.

— Vous fumez, n'est-ce pas ? fit-il en me présentant la boîte avec un sourire aigü. Prenez donc, mais prenez-en plusieurs, allez, ne vous gênez pas, pour ce qu'ils me coûtent, ces cigares !

— Vous ne les avez tout de même pas volés ?

Alors, Victor, sortant de son gousset un Bréguet tout neuf.

— Et cette montre en or, monsieur, qu'en dites-vous ?

— C'est assurément un cadeau de la dame de vos pensées ?

Alors mon jeune barbier, son blaireau à la main, partit d'un éclat de rire sonore comme une cascade d'eau vive.

— Ah ! monsieur, avez-vous jamais vu quelque chose de plus bête qu'une femme ? On leur fait avaler tout ce qu'on veut. On leur fait faire tout ce qu'on veut. Il suffit qu'elles vous gobent. Et, elles se croient rouées, les mâtines ! Ma bayadère a pour ami un lieutenant de vaisseau, un comte, un vrai comte, un rupin, quoi ! Il vient voir Josepha tous les quinze jours, dès qu'il peut obtenir une permission. Je dois vous dire que ma poule ne s'appelle pas Josepha, son prénom est Léontine, mais Josepha c'est plus distingué. Moi, je l'ai baptisée Chiquette. Donc, hier soir, elle m'attendait pour m'offrir cette horloge de gousset. Je l'ai fait poser deux heures. Oui, monsieur, deux heures ! Cela me plaît d'énerver les femmes, de les faire souffrir. On ne les tient pas autrement. N'a-t-elle pas eu le toupet d'insinuer que je l'avais laissée trop longtemps en faction ? Alors, quoi ! des remontrances ! V'lan ! V'lan ! une paire de claques pour lui apprendre le respect. Après une longue dispute, j'ai daigné enfin accepter la montre que voici. Je ne voulais pas. Elle a pleuré. Enfin, pour ne pas lui faire trop de peine, car je suis bon zig, au fond, j'ai mis dans ma poche cette toquante qui vaut bien dans les deux mille.

« Tiens ! s'écria Victor interrompu dans son récit par l'arrivée d'un homme très âgé. Voilà le grand-père ! Bonjour, grand-père.

Puis, se tournant vers moi, il me souffla à l'oreille :

— Le vieux vient me demander de la braise, il a envie de rigoler avec des poules.

— Mais il n'est plus jeune le grand-père ?

— Soixante-quatorze ans pour la Saint-Martin.

— On ne lui offre pas, je suppose, de belles montres et des boîtes de cigares ?

— Hum! je ne sais pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne donne jamais un maravedis aux femmes. N'est-ce pas, grand-père que tu n'as jamais payé les femmes ? Tu aurais trop peur de déshonorer la famille.

— Mon petit, répliqua le grand-père, si je payais les donzelles, ça m'en enlèverait le goût. Ah! merci, mon fieu, fit-il en empochant le billet de cinquante que venait de lui glisser Victor.

— Mon grand-papa, tu pars déjà ? Allons, au revoir. Sois sage, hein! Que voulez-vous ? me glissa le jeune homme à l'oreille, c'est le printemps qui a tapé sur le ciboulot du vieux. Il faut bien que jeunesse se passe. Une petite friction ? Lavande ? Cologne ? Violette ?

— Violette.

— Voyez-vous, continua Victor, si les femmes sont bêtes, les hommes n'ont pas toujours beaucoup d'esprit. J'ai eu la curiosité, l'autre soir, de regarder par le trou de la serrure pendant que le marin et ma poule... Ah! ah! ah! jamais je n'ai tant ri. J'en avais mal au ventre, monsieur. C'était comique, je vous assure. « Ma chérie, mon adorée », un bécot par-ci et un autre bécot par-là. Ce qu'on devient crétin tout de même quand on a une femme dans la peau.

— Vous vous moquez de ce monsieur, pourtant... si... si un jour vous tombiez amoureux, vous aussi!...

— Oui, tout est possible, en effet, avoua Victor après quelques instants de réflexion... Oui, tout arrive. Mais je serais bien épaté. Je suis trop égoïste pour aimer quelqu'un.

Je n'aime que Bibi et j'adore la galette, la vie large. Non, non, je ne marche pas pour l'amour. Je ne marcherai jamais.

. . . .

Un an plus tard, je me promenais sur le boulevard du Montparnasse quand je fus accosté par Victor, qui me salua avec une grande politesse.

— Bonsoir monsieur! Ah! monsieur, il faut que je vous dise : Vous aviez raison, vos craintes n'étaient que trop justifiées. Hélas! je suis tombé, cette fois, sur une femelle. Ah! la gueuse! ce qu'elle me fait courir!

— Elle vous trompe ?

— C'est bien plus grave! Je l'aime, monsieur, et elle veut que je l'épouse. Elle en pince pour le conjungo, et je l'épouserai. Oui... nous nous marierons. Moi, me marier ? Un homme comme moi, se marier! Elle me tient fort, allez. Toutes mes économies y ont passé : six mille balles que j'avais mises au cadre de réserve! Et ma montre en or, ma belle montre en or, monsieur, lavée... Je me précipite au-devant de toutes ses fantaisies, je suis l'humble serviteur de tous ses caprices. Je préviens ses désirs et je lui suis fidèle. Si mon grand-père se doutait à quel point je suis devenu idiot, il me flanquerait des claques. Oui, monsieur...

Plein de nostalgie, et comme se parlant à lui-même, il reprit avec un accent navré :

— Ma montre en or, ma belle montre en or!

— A part ça, votre métier de coiffeur est toujours bon ?

— Oui, heureusement! J'ai changé de maison, comme vous le savez. C'est moi qui rase le maréchal Joffre.

Puis, après une minute d'hésitation, il reprit :

— Puisque vous écrivez des romans, permettez-moi de vous soumettre quelques pages qui ne sont pas de pure imagination. Ce sont des histoires vécues, des histoires qui me sont arrivées. Bien sûr, je n'ai pas votre beau style (il voulait me flatter, l'animal) mais je suis tout de même allé au lycée

jusqu'au milieu de ma rhétorique. J'étais à Saint-Louis quand mon père mourut subitement. Le pauvre cher homme ne laissait que des dettes. Ah! on ne s'attendait pas à cela à la maison. J'ai dû tout de suite apprendre un métier. Trois mois après, j'étais garçon coiffeur. Je gagnais ma vie.

« Tenez, fit-il, en me tendant trois petits cahiers. C'est le récit des aventures qui me sont arrivées l'année dernière pendant les quatre mois où j'ai été riche.

— Riche ?

— Oui, riche! Je dis bien. Une nuit, je me suis tenu ce raisonnement : Si tu ne prends pas maintenant un peu de bon temps tu n'en auras probablement jamais. Tu as quelques mille francs d'économie. Va les jouer à Monte-Carlo. Si tu perds tu n'en seras pas beaucoup plus pauvre et tu te remettras tout de suite à gratter les clients. Si tu gagnes, au contraire, eh bien!... si tu gagnes, tu rigoleras jusqu'à épuisement de ta petite fortune. J'avais une chance sur deux en jouant les chances simples. J'ai gagné, monsieur, j'ai gagné trente mille balles. C'est le chiffre que je m'étais assigné! La belle galette empochée, je ne suis plus entré dans la salle de jeu, bien décidé à faire figure de grand seigneur jusqu'au jour où je redeviendrais ce que j'étais, ce que je suis redevenu, un simple chevalier du rasoir.

« Ah! monsieur. Ce n'est pas la peine de sortir de l'École des Sciences morales et politiques pour connaître l'importance de l'argent... Mais jamais je n'aurais cru, non, jamais je n'aurais pu imaginer que quelques billets bleus dans la poche pouvaient transformer à ce point la considération qui s'attache à un homme... Ah! ce que je me suis amusé! Ce que je me suis donné de plaisir! J'avais l'impression d'habiter une autre planète. Je n'étais plus Victor, le garçon coiffeur! Victor, le merlan! J'étais le jeune baron Victor du Blaireau. Je m'appelle, en effet, Dublaireau, mais en un seul mot (il y a des noms prédestinés). Ah! ah! cela vous fait rire;

mais, je vous en prie, si ma prose vous ennuie... au feu!... au feu!... et n'hésitez pas. Je n'ai aucune prétention littéraire...

J'ai lu le manuscrit de Victor. Il m'a paru intéressant, un peu long peut-être, En voici quelques pages. Je les ai copiées textuellement :

Trouville, le...

Trouville! pays enchanteur. Baigneurs, baigneuses de tous les pays du monde : rastas, métèques, nègres, voleurs et honnêtes gens, tout cela mêlé... il en est de même dans toutes les agglomérations. Poudre aux yeux! Poudre aux yeux!

L'eau de la mer, la mer qui s'étale à mes pieds, a fait ses preuves comme purgatif, mais elle est si désagréable à boire qu'on lui préfère la limonade Rogé. L'eau de la mer, du reste, n'est employée que pour l'usage externe.

Cette théorie, qui veut que la saumure conserve tout, est si fort accréditée qu'elle a fait prendre aux hommes et aux femmes l'habitude de se saler un peu tous les ans. Mais comme nul ne s'est encore avisé de se saler à domicile, on se trempe dans une solution toute faite et bien faite de chlorure de sodium, si j'en crois les médecins. La cuve, où tout chacun peut se baigner, est large, commode et pittoresque.

Tel bain de mer a fait fortune parce qu'on y marche sur un sable très doux; tel autre parce qu'on trébuche à chaque pas sur des cailloux pointus. On dit qu'à Trouville, par exemple, on n'y trouve guère plus de sel qu'ailleurs, plus encore toutefois que dans un roman de M. René Bazin; cependant les femmes les plus jolies et les plus riches des cinq parties du monde s'y donnent rendez-vous. C'est un Chantilly pour dames.

A Trouville ou sur n'importe quelle autre plage, le plaisir consiste à s'asseoir dans le sable pour bavarder, flirter ou jouer au bridge. Quelques gosses font des pâtés ou creusent

des tranchées. De temps à autre, quelqu'un se lève, entre dans une cabine, échange ses vêtements contre un costume sommaire et se trempe dans l'eau. Lorsque la mer est calme, on nage à cent mètres du bord; si la lame est un peu forte, on lui présente le contraire du visage et l'on se fait fouetter en public.

Naguère, les dames avaient pour se baigner des pantalons d'une telle ampleur qu'on eut dit qu'elles portaient derrière elles une outre énorme gonflée d'eau; aujourd'hui, grâce au maillot, leurs charmes les plus rebondis apparaissent dans leur intégrale splendeur. Il y a ici des femmes des deux hémisphères... Vivent les deux hémisphères des femmes!

Thérèse nage bien. Moi aussi. J'ai donc pu causer seul avec elle, loin des oreilles indiscrètes, toutes les fois que le temps était beau, et nous avons eu, grâce à Dieu, quelques beaux jours.

Par malheur, les toilettes de Thérèse, son talent de nageuse, ses formes sculpturales et mes assiduités, tout la recommandait à la malveillance du prochain. Agglomération, oisiveté aigrissent aisément l'esprit. La nourriture a beau être passable, on mourrait de faim si l'on ne trouvait pas à mordre quelqu'un. On s'écorche et l'on se dévore. Pauvre Thérèse! On la traite de poule au sel parce qu'elle se baigne matin et soir.

Je ne dirai pas que son costume est de la plus impudique simplicité, la vraie beauté est toujours chaste, et, du reste, elle n'ignore pas que la vraie pudeur est au corps ce que la modestie est à l'esprit : la conscience d'une tare. Aussi bien, j'admire sans réserve le galbe de ses bras nus, ses pieds charmants, ses chevilles délicates, ses mollets ronds et un peu plus de cuisse qu'une honnête femme en peut montrer. Mais ce sont là des questions d'esthétique dont il est de bon ton de ne jamais parler. Les gentlemen se rincent l'œil et ont l'air de ne rien voir.

Thérèse pique droit dans l'eau, ses deux bras formant un angle aigu au-dessous de sa tête et elle nage, elle nage en coupe fendant le flot qui la berce, couchée sur la vague comme sur un oreiller. La voilà maintenant qui fait la planche emportée par les lames comme une épave ; c'est le rêve de la sirène.

Après le bain, elle va jusqu'à sa cabine en dénouant ses longs cheveux blonds. Rien n'est plus beau que des cheveux d'or tombant sur des épaules de marbre. Thérèse est à tous crins. Elle se r'habille en dix minutes, mais sans se recoiffer et c'est plaisir de la voir assise au milieu de cinq ou six bonnes dames un peu mûres, les cheveux coupés à la Ninon, narguant leur raie trop large.

Elle est partie ! Chère Thérèse !

Comme il fallait tuer le temps, j'ai pris un bain et une douleur à l'épaule droite. L'eau s'est refroidie de sept ou huit degrés depuis qu'elle ne s'y baigne plus.

Elle est partie, mais en me disant adieu, la chère enfant, ayant eu la gentillesse de me laisser son adresse, je ne suis pas trop inquiet. Je la reverrai, je la reverrai ! Espoir charmant ! Je bondis de joie.

Un matin, je me suis réveillé un peu plus fou qu'il est permis de l'être, même à un amoureux ; je piaffais d'impatience. Alors je boucle ma malle et je prends le train pour Paris, après avoir écrit à Thérèse cinq ou six lettres toutes plus enflammées les unes que les autres et lancé quatre ou cinq dépêches.

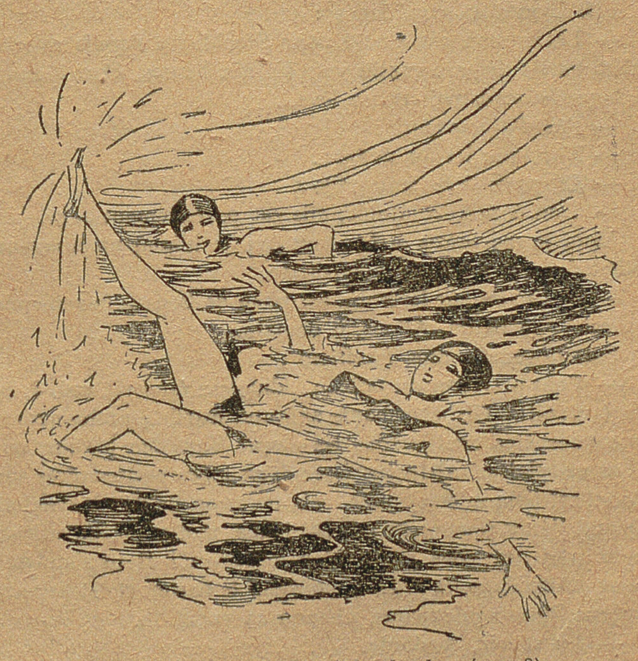
Pas de réponse !

A Paris, rue de Moscou où elle habite, je n'hésitai pas à corrompre la concierge qui me remercia de son plus gracieux sourire après avoir enfoui dans son réticule le billet bleu que je lui glissai discrètement. Elle m'apprit que Mlle Thérèse Inhersborg (un nom extraordinaire) était Suédoise et « travaillait » au Nouveau-Cirque, en qualité d'écuyère ;

mais sur l'affiche elle a un autre nom, un nom italien : Thérèse Spampani.

Elle ajouta :

— Mlle Thérèse, une si bonne personne! Si charmante!



La voilà maintenant qui fait la planche... (page 8).

Si généreuse! Si plaisante! Elle vit avec sa mère, monsieur, une dame très comme il faut, qui ne plaisante pas, je vous assure, quand il s'agit de la vertu de sa fille. Ah! on peut dire que ce sont des gens honnêtes, allez! Entre nous, elle veut la marier à quelque richard, un comte ou du moins un baron.

— Mais je suis baron, répliquai-je, le baron du Blaireau.

— Ah! oh! ah! tant mieux! parce que je vais vous dire, la bonne dame ne recevrait pas chez elle des étudiants sans le sou ni des gigolos. Oh! mais non.

Elle ajouta en confidence :

— La maman est partie pour Stockholm depuis avant-hier. Venez demain matin vers les dix heures, c'est l'heure à laquelle mademoiselle se lève...

— Pas d'amoureux ?

— Non, pas ici du moins...

— Je peux être tranquille ?

— Tout à fait tranquille, elle est parfaitement sage.

Alors je me sentis si heureux que je glissai un nouveau billet dans la main de la pipelette.

— Oh! monsieur le baron est plein de bonté. Je remercie monsieur le baron. Allons, à demain.

Puis devenant plus familière :

— Vous arriverez au poteau... dans un fauteuil, oui, dans un fauteuil!... Oh! charmants enfants! fit-elle en minaudant, que vous êtes gentils tous les deux! Vous me plaisez, oui vous me plaisez. Ah! vous ferez deux jolies petites têtes sur l'oreiller! Cela m'émotionne, cela me rappelle des souvenirs! Quand j'étais jeune, car j'ai été jeune, moi aussi, j'avais un petit ami qui vous ressemblait tellement! Il m'a quittée pour entrer dans les ordres, monsieur le baron. Il est devenu évêque. Que voulez-vous, chacun sa vocation.

— Au revoir, madame.

— Au revoir, monsieur le baron, à demain.

Une heure plus tard, en rentrant à l'hôtel, je trouvai un billet de ma bien-aimée ainsi conçu, il me remplit de joie :

« Demain. Je ne suis pas au programme, venez me prendre
« nous dînerons gentiment dans un Duval quelconque; je
« ne veux pas vous mettre en frais. »

Six heures du soir, je grimpe trois étages en courant.

J'appuie sur le timbre. Dring!... Une bonniche accorte, type moricaud et fine comme une anguille, vient m'ouvrir.

— Mademoiselle Thérèse ?...

— C'est bien ici, fit-elle avec un sourire presque cruel à force d'être gentil, et qui découvrait une double rangée de dents claires.

Quand nous fûmes dans le vestibule, la soubrette m'expliqua :

— Mademoiselle m'a bien prévenue que monsieur viendrait aujourd'hui, mais mademoiselle est montée en haute école ce matin... Une jument terriblement cabocharde! Mademoiselle n'en pouvait plus; elle se repose. Elle est couchée.

— Couchée ?

— Oui, elle dort. Le lit est son remède. Elle croit à la médecine naturelle : diète et sommeil. Dois-je la réveiller ?

— Gardez-vous-en bien.

La petite bonne ouvrit une porte et souleva une tapisserie :

— Alors, pas de bruit, dit-elle.

La chambre à coucher où je pénétrai fleurait l'iris et la violette. D'abord, je ne vis rien, puis je vis une chose ravissante. Je vis sous une courtine légère, à l'ombre des rideaux de Damas, ma chère Thérèse qui dormait. Les boucles blondes de ses cheveux ruisselaient en cascades sur la blancheur nacrée des épaules. Son cou était un cou de demi-vierge : dix-huit ans à peine. Ses mains de patricienne, d'une délicate pâleur, reposaient sur la couverture violette. J'admirais le galbe de son bras nu, cependant que sa poitrine ondoyait sous la fine batiste de la chemise. J'étais pâle, je tremblais, mon front devenait moite, j'avais la fièvre. J'avais vingt ans!

La bonniche me regardait en-dessous avec une goutte d'or au fond de ses yeux d'un vert extraordinairement lumineux.

— Si monsieur veut bien attendre dans la salle à manger

le réveil de mademoiselle. Cela ne saurait tarder maintenant.

— Mais... mais oui.

Il faisait presque froid dans cette pièce banale, triste et un peu sombre, pareille à toutes les salles à manger des garnis parisiens.

— Monsieur acceptera bien une tasse de thé ?... Brrr... on gèle ici. Cela ne m'étonne pas. Le feu est presque éteint. Je vais mettre un peu de charbon dans la grille.

— Oh ! je vous en prie, ne vous dérangez pas, mademoiselle...

— Marthe... Je m'appelle Marthe.

Et elle s'éclipsa.

Deux minutes après, un plateau contenant la théière, le sucrier, de longues tranches de pain grillé, du beurre, des gâteaux et des cigarettes égyptiennes, apparut sur la table.

Marthe emplit ma tasse avec toute la grâce d'une ancienne élève de Saint-Denis. Je croquai un petit sablé. Ne trouvant rien à dire, je me sentis un peu nigaud. Elle, déjà familière, s'était assise à côté de moi. Le regard de cette fille, son étrangeté avaient une suavité mystérieuse et elle avait de si jolies fossettes aux coins des joues !

Alors, pour rompre le silence :

— Je désirerais, dit-elle, avoir le sucrier, si toutefois vous y consentez.

Si je consentais ? Je me précipitai sur le sucrier avec l'énergique activité d'un sauvage qui va scalper son ennemi.

— Il faut que je vous explique, reprit-elle, je suis plutôt une camarade, une « copine » de mademoiselle que sa femme de chambre. Je « travaille » aussi, moi. On m'a disloquée. J'ai un engagement pour la saison prochaine à Londres au « Cristal Palace » comme femme-serpent.

Cette confidence m'ahurit.

Marthe éclata de rire.

— Cela vous étonne ? hein !

Et presque aussitôt s'étant débarrassée rapidement de sa jupe, elle s'offrit à mes yeux en « costume de travail ». Epatante! Tandis que sa poitrine se gonflait devenait pareille à une monstrueuse gorge de pigeon, elle rejeta vivement son buste en arrière; ses mains touchant le sol et sa tête, sa mignonne petite tête surgit dans l'encadrement des cuisses. On eut dit d'une bête apocalyptique. Après quoi, ayant repris la station normale, elle vint sans plus de façon, s'asseoir sur mes genoux et se mit à beurrer ma tartine.

Aimable enfant! Mon trouble qui s'aggravait, venait cependant moins de la fantastique vision que de la crainte d'être surpris par Thérèse dans une attitude antiprotocolaire, car Marthe m'avait pris la tête dans ses bras et m'abandonnait ensuite son gentil visage que je couvrais de longs baisers : la tiédeur de sa nuque était ineffable...

— Déjà infidèle! pensais-je, infidèle avant la lettre.

— Petit monstre! petit monstre! répétait-elle en me câlinant. Cela ne te fait rien de tromper ton amie ? Tous les hommes sont des... Ah! ah! ah!...

— Elle est peut-être réveillée ? demandai-je avec inquiétude.

— Vous pouvez être tranquille, fit Marthe après être allée donner un coup d'œil dans la chambre de Thérèse. Ah! Dieu! quelle souche! Laissons-la. Allons-nous-en, voulez-vous ? C'est inconvenant de dormir ainsi lorqu'un gentil monsieur vous attend.

Je refusai. Depuis que la soubrette m'avait accordé ses faveurs, j'étais redevenu follement amoureux de sa maîtresse.

Marthe n'insista pas. C'était une fille pleine de tact. Elle se contenta de me dire d'un petit air pincé.:

— Il ne me reste qu'à vous souhaiter une bonne nuit, cher monsieur. Vous n'avez plus besoin de moi ? Je suppose. Non ? Alors, amusez-vous bien.

Et elle partit en me gratifiant d'une petite tape sur la joue.

Enfin seul!

Je me dirigeai à pas de velours vers la chambre de la belle endormie. Jamais dans le désordre de son grand lit, elle ne m'avait semblé plus désirable. J'approchai mes lèvres des siennes que j'effleurai. Elle respira un peu plus fort. Humph! puis vira sur le côté gauche, me tournant le dos.

Que faire ?

Instant solennel et décisif. Il ne s'agissait pas d'être diplomate, mais homme d'action. En deux temps et trois mouvements, je me déshabillai; mais ma chemise empesée n'était pas particulièrement indiquée comme vêtement de nuit de noces!... Quelques secondes de réflexion et, d'audacieux, je devins téméraire. Je me dirigeai d'un pas résolu vers l'armoire à glace que j'ouvris toute grande. La porte, en jouant sur ses charnières fit entendre un « couic » sonore. Anxieux, je regardai Thérèse. Elle n'avait pas bronché.

— Ce n'est pas une femme, pensai-je, c'est une marmotte!

Alors sur une pile de linge fin tout parfumé de lavande, je m'emparai d'une chemise de nuit à elle, une mignonne chemise rose, ornée de dentelles. Je m'en revêtis comme d'une toge. Mes bras robustes et mes jambes légèrement velues émergeant de la soie devaient me donner de faux airs de patricien romain. Tout à coup, un miroir réfléchit ma silhouette. Dieu qu'un homme en chemise a l'air bête!

Doucement, très doucement, avec des précautions infinies, je défis la couverture et me glissai à côté de ma bien-aimée. Il faisait tiède et bon dans ce nid douillet qui sentait l'iris et la violette. Sa chair de soie presque contre la mienne me grisait, m'affolait. Aussi bien, pour calmer ma dévorante ardeur, je me mis à penser à des choses indifférentes ou ennuyeuses, à un intraitable créancier... Mon adorable voisine fit un mouvement, se mit sur le dos. Elle va enfin se réveiller, pensai-je. Mais non, elle ronfle maintenant...

Des minutes et des minutes s'écoulent. Je ne sais plus ce que mon âme est devenue...

Soudain un grand cri. Où suis-je donc ? Une femme presque nue, échevelée est là, debout sur la descente de lit, un browning à la main. Un jet de lumière électrique l'éclaire subitement.

— Qui est là ? Mais qui est là ? répète-t-elle d'une voix affolée.

— Mais moi, moi, ma chérie, ma Thérèse, moi.

— Qui, moi ?

— Moi, Victor.

— Oh ! toi. C'est toi.

Et je partis ou plutôt nous partîmes d'un formidable éclat de rire. Je lui expliquai la chose. Elle s'amusait comme une petite folle.

Le lendemain vers dix heures, Marthe nous apporta le chocolat.

— Est-il bon au moins ? demanda Thérèse.

— Oh ! madame peut être tranquille, c'est le chocolat du planteur, la meilleure marque.

Et la coquine me souffla à l'oreille :

— A ce soir !

A ce soir ! mais Thérèse aussi m'avait dit : A ce soir ! Comment faire ? Au fond que m'importait ; j'étais repu.

La possession d'une femme qui fouette le désir, qui rend insensé, dont on est ensorcelé, envoûté, ne se rencontre pas tous les jours. Oui, être amoureux, j'entends amoureux dans le sens que les poètes attribuent à ce mot est un sentiment très rare, que les mieux ou les plus mal partagés éprouvent tout au plus deux ou trois fois dans leur vie. La plupart des hommes meurent sans avoir connu les tortures et les joies de la vraie passion. Quant aux femmes, toujours intéressées, et si souvent sensuelles, capricieuses et même affectueuses, on peut dire qu'elles ne sont que rarement amoureuses.

Quand par hasard elles se trouvent pincées — pincées pour tout de bon — elles sont alors littéralement folles. Or, les deux petites femmes ni moi-même n'étions épris. Nous nous plaisions, ce qui est déjà beaucoup à une époque où ce qu'on est encore convenu d'appeler amour n'est guère qu'une question de porte-monnaie et de sympathie d'épiderme. Si la sensation de l'amour est très vive, le sentiment en est très rare. On le suppose où il n'est pas.

A six heures, je sonnai à la porte de Thérèse.

— Qui est là ?

— Victor.

— Ah ! c'est toi. Une minute.

Marthe vint m'ouvrir. Elle était nue ; mais non pas nue comme le discours d'un académicien, car sa croupe ferme et opulente partagée par un moelleux vallon, ses seins pareils à deux colombes, ses cuisses nerveuses semblaient la vêtir d'une beauté solide et substantielle. Tout autre ornement que ses cheveux flottants eut été un outrage à l'harmonie des lignes, à la perfection des contours. La nature dans un jour d'inspiration avait créé un chef-d'œuvre.

— Bonjour, mon vieux ! Comme c'est gentil d'être venu.

Et Marthe m'embrassa avec au fond des yeux cette goutte d'or qui m'enchantait.

— Et... la patronne ?

— La patronne ! mais elle t'attend, elle aussi. Tiens, regarde.

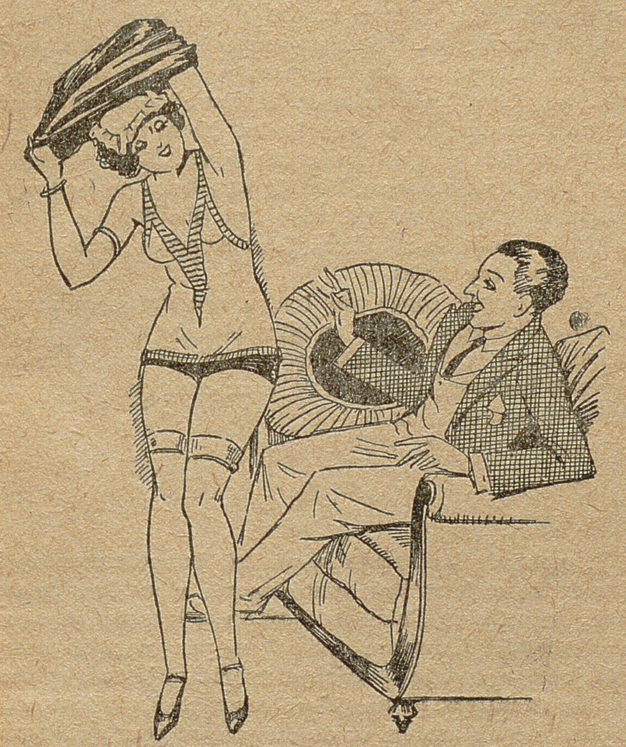
Et Marthe, entre-bâillant la porte de la chambre à coucher, je vis Thérèse sur son lit, les mains sous la tête. Une vraie Bacchante.

Les deux femmes s'embrassèrent avec une effusion dont toute chasteté était bannie. J'embrassai mes deux tourterelles. Je ne savais vraiment à qui donner la préférence. L'une et l'autre me ravissaient.

— Allons, Marthe, va préparer le chocolat, le chocolat du

planteur, n'est-ce pas, gros loup ?... Toi, viens vite près de moi, mon chéri...

Ce fut une soirée extravagante, vertigineuse qui se termina



...elle s'offrit à mes yeux en « costume de travail ». (page 13).

par des danses hilarantes. Je dansai le shimmy, je dansai le fox-trott, je dansai toutes les danses nègres que je savais, aussi d'autres de mon invention et qui furent pleines de

fantaisie. Nous savourâmes un souper délicat que j'avais fait apporter d'un restaurant voisin; mes deux chères poulettes s'abandonnèrent à toute leur bonne humeur. Ma main parcourait leurs charmes, tantôt je les couvrais de baisers tout en faisant pétiller dans nos coupes le vin de Champagne. Un feu brûlant coulait dans mes veines. Je n'étais plus maître de moi. La bouche de Thérèse et celle de Marthe volaient au-devant de mes lèvres. Nous trouvâmes une mort cent fois plus délicieuse que la vie. Nous renaissions pour mourir de nouveau. Bientôt un silence profond régna autour de nous. Il ne fut interrompu que par nos soupirs, et par le bruit de nos baisers. Je m'endormis profondément entre mes deux amies.

Quand je pris congé, car tout a une fin en ce monde, j'oubliai de laisser traîner un billet bleu sur le marbre de la cheminée. J'avais suffisamment payé de ma personne. Certains bonheurs n'ont pas de prix; ceux que j'avais procurés étaient de ceux-là.

***

Je venais de dîner seul dans un très bon restaurant de la rive droite et je m'étais traité comme le meilleur de mes amis. Assurément, j'aime la société des hommes et encore plus celles des femmes au point de ne pouvoir m'en passer; non, je ne sais pas m'amuser seul; pourtant je crois qu'il est bon de s'échapper de temps en temps du tourbillon de ses affaires, de ses amours et de ses plaisirs pour se regarder vivre et examiner à tête reposée les bêtises que l'on fait et celles que l'on va faire.

Je n'étais pas trop mécontent de moi. Le train quasiluxueux que je menais m'avait créé des relations dans un monde où, apparemment, je ne fréquenterai plus jamais.

J'avais aussi dans mon sac un nombre d'expériences suffisantes pour être édifié sur la vanité des hommes, l'importance de l'argent et la sottise universelle. Les historiettes que je narrais naguère assez drôlement m'avaient valu, quand je maniais le peigne et les ciseaux une certaine réputation de loustic rigolo, de bouffon. Maintenant que l'on me croyait riche, j'étais un garcon charmant, plein d'esprit. On me trouvait élégant, distingué, fin, agréable, rempli de ces belles qualités que pas un instant, on n'aurait songé à m'attribuer alors que j'étais, — ce que j'allais redevenir bientôt — un simple chevalier du rasoir.

Bref, le ventre lesté d'un excellent repas, un fin cigare aux lèvres, je longeai à pied le boulevard des Capucines quand je fus arrêté par deux femmes qui se séparèrent à l'instant. Je me trouvai seul avec l'une d'elles qui, d'une voix mal assurée, me demanda de la suivre. Je l'accueillis fraîchement. Puis, l'entendant rire, la trouvant jolie, je me ravisai. Ses gestes, son maintien, un je ne sais quoi d'indéfinissable n'étaient point d'une poule ordinaire.

— Ce n'est pas une professionnelle, pensai-je, mais bien une accidentelle, comme on en rencontre si souvent à Paris.

Le démon de la curiosité me poussant, j'engageai la conversation.

— Que voulez-vous de moi ? lui demandai-je assez sottement.

— Vous suivre et vous plaire, cher monsieur.

— Je n'en vaux pas la peine, allez.

— Vous êtes blasé !

— C'est parce que je ne le suis pas que je ne veux pas aller avec vous.

— Le prétexte est spécieux.

— En vérité, madame, vous ne parlez pas le français de la rue.

— Qui vous a dit que j'étais de la rue ? Vivez-vous dans

la boue parce que vous vous crottez ? Vous plairait-il de venir chez moi ?

— Où demeurez-vous ?

— Près du Luxembourg, rue Guynemer.

— J'aime mieux ne pas aller là.

— Il n'y a que le concierge. Les locataires sont en vacances. J'habite au premier.

Sans toutefois flairer un piège, je crus prudent de répliquer :

— Je préférerais abriter nos tendresses passagères dans l'hôtel même où j'habite.

— Soit, je vous suivrais en enfer.

— Je ne suis pas pressé d'y aller, mais nous nous y verrons sûrement un jour ou l'autre.

Nous marchâmes. Elle avait pris mon bras.

— Etes-vous de Paris ? lui demandai-je.

— Non, j'y suis venue depuis peu.

— Avez-vous encore vos parents ?

— Ma mère et mon mari.

— Où sont-ils ?

— Au Maroc.

— Est-ce que vous n'avez aucune profession ?

— J'en apprends une depuis quelques mois.

— Joli métier !

— Non, pas un métier, un passe-temps !

Je me sentais stupide ; mes questions oiseuses frisaient l'impolitesse.

Je ne savais véritablement où j'en étais. Nous arrivâmes tout en causant à la porte de mon petit appartement assez coquettement meublé, elle s'y arrêta.

— Je vous demande, monsieur du Blaireau, de ne parler jamais de cette aventure.

— Quoi ! vous savez mon nom ?

— Vous le voyez bien.

J'étais confondu.

— Cette parole je vous la donne, madame.

Infiniment gracieuse, le visage de ma compagne était d'un charme extrême. Son attitude, le son de la voix dénonçaient une parfaite éducation.

Je me demandai ce que signifiait cette singulière rencontre. Bah! nous verrons bien. Avec les femmes, il ne faut jamais trop chercher à comprendre.

Il est impossible de mettre plus d'esprit, je dirai plus de bon goût et d'enchantement à un rendez-vous d'amour que celle — dont j'ignore le nom — en mit à cette orgie de passage.

Je n'ai jamais vu plus joli corps : taille si bien cambrée, hanches plus harmonieuses; elle avait une gorge blanche comme neige et ses petits pieds étaient si gentils qu'il donnaient envie de les croquer.

On eût dit que cette femme qui, pourtant, s'était offerte, n'osait répondre à mes tendresses, mais bientôt elle s'enhardit et à la fin, je fus obligé de lui demander de m'accorder un peu de repos.

Etourdi de cette bonne fortune inattendue, je flottais dans l'incertitude. Je ne savais pas si une femme honnête pouvait jouer un rôle de fille à ce point, ou si une fille pouvait autant ressembler à une femme honnête. Je m'arrêtai enfin à l'idée que c'était une personne bien née, que la misère avait jetée sur le trottoir. Mais... arrêter quelqu'un dans la rue! Mes désirs épuisés, ma raison s'indigna contre elle et je m'en voulus d'avoir succombé à une séduction si grossière.

Ces réflexions que je fis rapidement me décidèrent à me lever. Je pris plusieurs billets de banque et je les lui tendis.

Elle refusa.

— Gardez votre argent, dit-elle en mettant ses gants. Il me reste à vous donner un conseil qui vous sera certainement, dans l'avenir d'une utilité quotidienne : Apprenez à réprimer un premier mouvement, soit qu'il appartienne

à la surprise, à la joie ou à la honte. Celui qui n'est pas maître de son extérieur et surtout de l'expression de son visage, se trahit sans cesse quand il est le plus intéressé à se cacher. N'auriez-vous appris que cela ce soir, vous n'auriez pas perdu votre temps.

Que signifiait ce bavardage ? Cette femme était pour moi une énigme; je lui en demandai la clef.

— Mais, dit-elle, mes paroles ne renferment aucun sens secret; elles sont claires et positives.

J'avais l'air d'un écolier qui écoute son maître; je crois même que je ressemblais pas mal à un sot. Elle me donna sa main à baiser d'un air de reine et, quand elle fut partie, je me trouvai soudain extrêmement seul dans ma chambre où elle avait laissé son parfum, seul, avec mon étonnement, ma stupéfaction. Le problème paraissait insoluble.

Je racontai le lendemain cette histoire à deux de mes nouveaux amis — un médecin et un magistrat — vieux séducteurs rompus aux jeux de l'amour et de la vie; ils se moquèrent de moi. Décidément ce que j'avais de mieux à faire était de n'en plus parler et d'y penser le moins possible...

* * *

Deux jours après, j'allai me promener au Bois dans l'auto d'un Américain dont j'avais fait la connaissance dans je ne sais quelle boîte de nuit à Montparnasse. Le printemps était en fête. Un soleil radieux versant des torrents de lumière sur la longue procession des limousines, accrochait des étincelles aux cuivres, apportait partout son joli et frais sourire. Je songeai combien il est agréable d'être riche, bien portant, voire un peu badaud, car ceux-là seuls sont capables de jouir pleinement de ces mille petites satisfactions de vanité qu'un homme d'une intelligence un peu au-dessus de la moyenne, méprise dans le secret de sa pensée.

L'Américain que j'accompagnais était un opulent charcutier de Chicago; il n'avait qu'une idée : être présenté dans la haute société parisienne. Il s'était lié avec moi uniquement parce que j'étais baron — baron du Blaireau — et qu'il comptait sur mes relations pour faire la cour à une duchesse ou, tout au moins, à une marquise. A défaut de noblesse, il aurait volontiers ébréché sa fortune avec une actrice en renom, une poètesse ou une femme en vue : la question d'âge et de beauté n'importaient pas; c'était un snob.

Nous longions l'allée des Acacias. A notre gauche dans l'allée réservée aux cavaliers, j'aperçus tout à coup Thérèse et Marthe qui galopaient sur deux superbes pur sang.

Je tirai mon chapeau. Comme elles étaient nu-tête, elles répondirent à mon salut par un geste charmant de la main droite, les rênes et le stick tenus dans la main gauche. L'une et l'autre jolies, d'une rare élégance, avaient cette séduction incomparable que possèdent les écuyères montant à la perfection un cheval fougueux.

J'avais presque oublié ces deux délicieuses créatures qui pourtant s'étaient montrées infiniment hospitalières, et voilà qu'en les voyant si pimpantes, si brillantes dans ce décor aristocratique, je fus repris pour elles d'une violente fringale. En me rappelant les faveurs qu'elles m'avaient accordées à si bon compte, ma vanité se trouvait flattée au delà de ce que je saurais dire. Allons, moi aussi je ne suis qu'un sot, pensai-je.

— Vous connaissez ces dames ? me demanda le yankee.

— Certainement, ce sont des amies à moi.

— Aoh! des marquises ?

— Des vicomtesses simplement.

— Vous voudriez me présenter, s'il vous plaît ?

— Oui, avec plaisir.

— Tout de suite.

— Non, pas tout de suite. Je tâcherai de les voir demain ou après-demain et je leur demanderai la permission...

— Très bien! cent dollars pour vous si elles acceptent! Yes!

Je n'avais nullement l'intention de donner une leçon de savoir-vivre à cet américain. A brosser la tête d'un âne, on perd son temps et son savon dit un proverbe espagnol, mais je me surpris en train de couver une terrible crise de jalousie. Il est riche, immensément riche, me disais-je, le gaillard est taillé en athlète et c'est le roi des cochons. Il n'y a pas à lutter.

Après un bon et solide déjeuner à la Cascade, je redevins sérieux; tout faux amour-propre mis à part, je me promis de bien m'amuser avec mes deux petites camarades au dépens du bonhomme. On allait rire! Ce qu'on allait rire! Toute la lie de ma vie ancienne déposée au fond de moi-même s'agitait maintenant, remontait à la surface. Je me souvenais de mon mépris pour l'amant de Chiquette et de l'envie qu'en même temps, il m'inspirait — à cause de sa richesse — Je me sentais une âme perverse, je me détestais. Mais pourquoi cette haine des poires ? S'il n'y avait pas en ce monde beaucoup plus d'imbéciles que de fripons, la vie serait intenable.

***

Le hasard, qui arrange les choses ou les dérange à son gré, se montra le soir même favorable à mes desseins. Au moment où je montai chez moi, je rencontrai Thérèse sur le palier.

— Je vous attendais, cher.

— Et moi je vous cherchais — ou du moins je me proposais d'aller vous chercher ou de vous écrire.

Je débouchai un flacon de Xérès et tout de suite, je lui dis en portant mon verre à ses lèvres.

— J'ai *notre* affaire.
— Vous avez trouvé un commanditaire ?
— Beaucoup mieux j'ai trouvé un roi.
— Un roi ?



Etourdi de cette bonne fortune inattendue... (page 21).

— Oui, le roi des cochons.
— Belle trouvaille ! Ah ! mon chéri, je n'ai qu'à te regarder, dit-elle en me tutoyant pour la première fois.
— Merci. Si j'avais la galette de *notre* Américain, un

Américain qui t'adore, ma chère; à nous les autos, les yachts, les chevaux fringants, les bijoux, les toilettes, les voyages, les meilleurs palaces des cinq parties du monde, la vie avec tous les plaisirs qu'elle comporte. Etre riche! Ah! la noce! Faire la noce! quel martyr délicieux vois-tu! Il faut être une brute pour ne pas en reconnaître la poignante douceur.

— Oui, je te comprends. On s'y parfume; on s'y souille, on s'y saccage, on en revient plein de remords, d'immenses désirs d'être aimé.

— C'est cela, c'est tout à fait cela. Mais si nous parlions un peu sérieusement... Voici : Je me suis lié d'amitié avec un Américain de Chicago qui a fait une immense fortune en vendant des andouilles et toutes espèces de cochonneries. C'est un idiot. Il t'aime.

— Pas si idiot que cela puisqu'il me trouve à son goût.

— Rien ne t'empêche de plaire à un imbécile. Celui qui nous intéresse et que tu intéresses se nomme Bitof pig. Il t'a vue ce matin, à cheval au Bois, en compagnie de Marthe. Tout de suite il a pris feu pour toi. Il t'adore. Mais comme il ne veut avoir de liaison que dans la noblesse, je lui ai dit que tu étais vicomtesse : vicomtesse Thérèse, Angélique Joyeuse Duvant, une descendante de George Sand. J'ai cru l'épater, mais le nom de George Sand ne lui a rien dit du tout; il a cru qu'il s'agissait d'un homme qui avait le sens de l'odorat très développé.

— Yes, yes, répétait-il, autos, chevaux, domestiques, combien ? Maison confortable ? Avenue ? numéro ?...

— Alors je lui ai raconté que tu habitais un magnifique palais en Egypte sur les bords du Nil...

— All right!

— Et que momentanément tu vivais à Paris, à l'hôtel. J'ai ajouté que ton mari était parti pour les Indes et que j'avais le bonheur d'être un peu ton cousin. Il faut donc louer tout de suite un bel appartement dans n'importe quel

grand palais et... je me charge, tu te charges, nous nous chargeons du reste.

— Mais c'est impossible ? Je n'ai pas un sou vaillant, mon petit vieux. Si je vais au Bois, avec Marthe, c'est pour promener mes deux juments. J'attends le paiement de mes appointements au Nouveau-Cirque avec une impatience fébrile. La fin du mois n'arrive pas vite, ah! mais non! Maman m'écrit pour me demander de l'argent; mon proprio me réclame cinq cent francs; mes bijoux sont au clou, ah! je suis dans un joli pétrin. Avec ça, mon général est en train de me lâcher! Je ne peux pourtant pas vendre mes chevaux!

— Du calme! du calme! As-tu confiance en moi, oui ou non ?

— Que veux-tu dire ?

Sortant mon calepin, j'en extrayai deux billets de mille.

— Voici, ma belle enfant, deux unités qui doivent faire des petits. Va retenir un chic appartement dans un hôtel un peu rupin. Je te présenterai l'Empereur des Poires. A toi ensuite de te débrouiller. Tu as compris, n'est-ce pas ? Il s'agit simplement de renouveler cette expérience classique de physique élémentaire qui a pour objet de démontrer l'équilibre des vases communicants, autrement dit : ce qui est en trop dans la poche de Sa Majesté doit passer en partie dans ta poche à toi. Moins par moins donne plus, c'est de l'algèbre.

« Sur ce, je t'accompagne où tu voudras pour dîner, mais je te préviens que je te quitterai de bonne heure, je dois aller, ce soir, dans le monde, dans le grand monde, dans le vrai monde, oui ma chère! »

***

J'ai toujours été épaté de la facilité avec laquelle se nouent et se dénouent les relations à Paris. Il suffit d'avoir un smoking et de l'aplomb pour être reçu à peu près partout.

Il suffit d'être pauvre pour être oublié dans les vingt-quatre heures.

Chez un marchand de tableaux (un copain) qui vendait de faux Greuze, de faux Fragonard, de faux Rembrandt et de la peinture cubiste, je rencontrai un jour un monsieur qui s'était enrichi pendant la guerre dans le trafic des boîtes de singe avariées. Prenant des airs très connaisseurs, je fis acheter à ce quidam une Vénus sortant de l'onde qui avait une tête de guenon, des pieds de vachère et des nichons pareils à des vessies dégonflées. Il m'invita sur ma bonne mine, et sur la haute opinion qu'il avait de mes connaissances artistiques, à aller visiter sa galerie.

Nous devînmes tout de suite amis.

Quand on pénétrait dans l'appartement qu'il occupait près du parc Monceau, on avait l'impression de visiter un magasin de bric-à-brac. Des objets d'art de qualité, de vieux meubles authentiques voisinaient avec des toiles ,salies par des Jocrisses ou des fumistes. Les bibelots, style Doumergue, provoquaient le rire. Il y en avait jusque dans l'escalier, ils encombraient le salon, la salle à manger, l'antichambre, les water-closet.

M. Lebas du Menou (c'était le nom de l'illustre collectionneur) possédait aussi une bibliothèque composée de livres abracadabrants reliés avec de la peau découpée dans le derrière des Hottentotes. Mais passons... Sa femme était charmante et ses trois filles espiègles, pleines de grâce, m'apparurent exquises. On m'adorait dans cette maison. Le papa avait toujours un conseil à me demander. Sa femme était la bonté même. Quant aux jeunes filles, elles ne pouvaient plus se passer de moi. Il faut dire que je leur avais appris les danses égyptiennes, celles que l'on dansait au temps des Pharaon, à dire la bonne aventure avec le marc de café et une quantité de tours de cartes. Comme je sais jouer et même tricher à tous les jeux, je vous assure qu'elles

ne s'embêtaient pas avec moi. Elles étaient, comme je l'ai dit, très gentilles, d'une douceur et d'une gaieté, d'une naïveté extraordinaires. Pourtant l'idée ne me vint jamais de leur faire la cour.

Après avoir quitté Thérèse, je sautai dans un taxi et j'arrivai bientôt pimpant et frisé comme un caniche à la soirée dansante donnée par M. Lebas du Menou.

Le valet de pied annonça :

— M. le baron Victor du Blaireau!

Un instant immobile, plein de morgue, je jetai un regard circulaire sur le salon éblouissant. Je laissai tomber mon monocle retenu par un cordon de soie noir, puis j'allai saluer la maîtresse de maison avec une courtoisie distante et froide.

Mais Mlle Suzy du Menou — la plus jeune des trois filles — s'était déjà emparée de mon bras.

— C'est une valse, une valse ancienne, comme vous les aimez.

Je m'élançai dans le tourbillon.

— Nous valserons aussi du Chopin, n'est-ce pas ?... Et la danse sacrée des Hébreux devant l'arche que vous avez reconstituée avec tant d'érudition et de talent. Ce sera un vrai succès. J'ai fini par dénicher tous les costumes de l'époque cela n'a pas été facile, allez.

Ces balivernes débitées avec un gaminerie franche et délicieuse me ravissait sans m'émotionner.

Tout à coup, je restai sur place ahuri en reconnaissant ma belle inconnue de l'autre soir. Je cachai de mon mieux l'excès de ma surprise et cherchai à faire le premier apprentissage du conseil récent que j'avais reçu. Je ne pouvais cependant résister à la tentation de regarder souvent ce charmant visage, cette taille, ces bras et ces mains chargés de bagues et de bracelets que je n'y avais pas vus. Le son de sa voix achevait de me convaincre, que je n'étais dupe d'aucune illusion provenant d'une ressemblance fortuite. J'étais

de plus en plus troublé. Mais elle, calme comme le prêtre devant l'autel, trouva le moyen de raconter toute son histoire, depuis sa naissance, à des gens qui, vraisemblablement la savaient presque aussi bien qu'elle. Elle parla pour moi, voulant m'instruire, avec un art voilé et sans ombre d'affectation.

J'appris ainsi que mariée à dix-huit ans à un homme avec qui elle avait peu vécu, elle était venue, après être restée trois ans en province, retrouver sa mère à Paris.

Je n'eus pas la force d'alimenter d'un mot la conversation, tellement je me sentis ému. On eut, je crois, la bonté de me trouver joli garçon, modeste, et de parfaite tenue. On aurait pu ajouter que le petit monsieur était bien sobre, car il n'alla pas une seule fois au buffet.

Me glissant derrière l'inconnue, j'essayai de lui adresser la parole; elle me répondait d'un air distrait, par des monosyllabes. Je la jugeai fort impertinente et j'en arrivai à me demander si je ne m'étais pas trompé. A un certain moment, tandis que mes yeux — quasi involontairement — n'arrivaient pas à la quitter, elle inclina la tête comme pour dire : oui, mais je n'eus garde de prendre ce geste pour une réponse à une demande que je n'avais point faite; elle s'en aperçut fort bien. Et tandis que plusieurs personnes admiraient une magnifique pendule Empire qui paraissait être nouvellement sur la cheminée, elle se leva avec un air de curiosité impatiente, s'en approcha pour la voir plus à son aise. Son doigt sur le cadran se trouva posé sur dix; en même temps elle me jetait un regard, qui, dans sa rapidité, ne pouvait être intelligible que pour moi.

Quelques minutes après, parlant avec la femme d'un député, sa voix prononça très distinctement :

— Je crois que c'est sur la terrasse de l'Orangerie.

Bientôt s'étant remise à parler bas, le dernier mot qu'elle articula fut : Demain.

Comment croire encore que je m'étais mépris ?

Je fus exact au rendez-vous donné si mystérieusement. J'y arrivai le premier, mais on ne m'y fit pas attendre. Je la serrai contre moi, je lui parlai sans obtenir de réponse. Nous prîmes un taxi. Nous fûmes enfin dans ma chambre.

— Singulier hasard ! se hâta-t-elle de me dire.

— Comment ? expliquai-je, n'avons-nous pas dansé ensemble hier ?

— Avec moi ? où donc ?

— Chez la comtesse Lebas du Menou ? et vous, n'êtes-vous madame la marquise de ***

— Quel conte des Mille et une nuits me faites-vous là ? Vous êtes malade ?

— Mais, venez donc ici. Ah ! vous ne me tromperez plus. C'est bien vous ! Est-il possible ? Car, oui, oh ! oui... C'est vrai... trop vrai. C'est vous !

— Vous cherchez à vous exalter par des chimères. A votre aise !

— Comment ?

— Allons, vous êtes fou !

Sans m'attarder à une discussion oiseuse, je passai à des occupations plus positives ; ayant reconnu avec une joie aiguë tous les charmes de ses trésors les plus secrets, je fus vite convaincu qu'aucune erreur de ma part n'avait été commise.

Mais tout finit ici-bas, après avoir longuement sacrifié à Vénus, il fallait me séparer de ma délicieuse amie.

— Je n'ai pas été contente, dit-elle sans préambule, de votre premier mouvement chez M. Lebas du Menou. Je vous l'aurais pardonné si vous aviez eu le sang-froid de vous remettre immédiatement de votre émotion. Songez donc que j'aurais pu, moi aussi, me sentir troublée devant votre attitude embarrassée. Avec de l'esprit il est impossible d'être plus gauche.

— Enfin, c est donc vous!

— Vous le voyez bien.

— Permettez-moi de vous poser une question. La première fois que nous nous sommes rencontrés, me cherchiez-vous ?

— Je cherchais le plaisir.

— A qui en vouliez-vous ?

— Au premier qui me plairait.

J'étais plutôt ahuri.

— Il est plaisant, continua-t-elle, que vous autres hommes, veuillez que tout vous soit permis, après nous avoir presque tout défendu. Nous n'avons qu'un moyen de reconquérir nos droits, c'est de faire en secret, ce que vous vous enorgueillissez de faire publiquement.

— Mais vous vous perdez.

— Oh! que non! Les demi-fautes perdent, mais presque jamais les extrêmes, car on n'y croit pas. Pensez-vous d'ailleurs que je manque d'adresse ? Allons n'ayez pas cet air nigaud et ce maintien de petit séminariste. Vous seriez, sans votre naïveté, un amant très désirable. Mais à présent que vous me connaissez, je vous semble un monstre. Pourtant je ne suis qu'une femme. Allons, petite fille timide, ayez quelque considération pour une personne ni plus ni moins perverse que les autres, mais qui ne renoncera jamais, en public, à la décence, qui est le premier ornement de son sexe.

J'étais stupéfait.

— Ah! murmura-t-elle, en me serrant sur son cœur. Mes remords sont inutiles, mais mon aventure avec vous est honteuse.

— Auriez-vous des remords ?

— Je me cache pour *aimer* comme je le ferais si je m'enivrais dans ma chambre avec du vin de Champagne; il n'y a pas plus de crime à l'un qu à l'autre, mais le scandale est

toujours un grand mal. La folie et le vice règnent en despotes en ce bas monde; seules, les apparences méritent d'être traitées sérieusement.



Son doigt sur le cadran se trouva posé sur dix... (page 30),

— Où en avez-vous tant appris ?
— En me donnant la peine de réfléchir.
— Tous mes compliments.
— Adieu ami, fit-elle en me baisant les yeux. Oubliez

une grande partie de tout ceci, mais souvenez-vous un peu de moi.

— Je ne suis pas le maître de vous oublier.

— Adieu.

Quelques mois plus tard, avant de mettre le point final à ces *mémoires*, j'ai revu plusieurs fois la femme dont je viens de parler; elle était liée avec un vieil académicien fort connu, mais très peu agréable, qu elle avait le mauvais goût d'aimer et de lui être fidèle comme s il eut été le premier qui eut trouvé le chemin de son cœur.

Le système moral comme l'organisation physique est sujet à des maladies dont il peut guérir.

***

J'étais sans nouvelles de Thérèse.

Il eût été indiscret et maladroit de suivre pas à pas, les péripéties de son aventure comme eut pu le faire un gigolo jaloux qui court après son argent dans la crainte d'être dupe.

Il fallait donner à mon amie le temps nécessaire pour mener à bien son affaire, pour la conduire jusqu'au succès, jusqu'au triomphe. Aussi bien, je voulais m'offrir la joie d une surprise éblouissante quand elle me recevrait dans son hôtel meublé pour elle et rempli d'objets précieux et rares. Voilà mon œuvre, penserais-je tout bas en considérant tant de richesses. Il y avait, à Paris, une poire juteuse. Cette poire, me dirais-je, je l'ai découverte et je l'ai offerte à mon amie et comme cette amie est bonne fille, nous allons nous régaler...

Décidément, il m'était impossible de me défaire de ce sentiment de haine assez vil, je le reconnais, éprouvé envers ceux que le sort injuste a favorisé de ces trois dons resplendissants : stupidité, richesse, orgueil.

Je n'avais, au demeurant aucune envie réelle de profiter de la fortune de Bitof pig, mais mon désir de me payer sa tête, de l'humilier, de le dominer en l'obligeant par ma roublardise à se ruiner pour ma maîtresse était irréductible.

***

Les jours succédaient aux jours. Il avait dû se passer quelque chose d'étrange, tout au moins d'anormal. Thérèse dont je n'avais aucune nouvelle avait-elle quitté la France ? Etait-elle malade ? Mon inquiétude s'aggravant, je me mis résolument à sa recherche.

A son hôtel, j'appris qu'elle avait donné congé de son appartement depuis huit jours sans laisser d'adresse.

Rue de Moscou, l'obséquieuse concierge déclara, les larmes aux yeux, qu'elle ignorait complètement où habitait Mlle Thérèse.

— Elle est venue, me dit-elle, un matin, chercher ses affaires — deux grandes malles — a payé tout ce qu'elle devait, m'a donné un gentil pourboire et je ne l'ai plus revue, je n'en ai même plus entendu parler. Ah! monsieur le baron, il y a des personnes bien ingrates! Elle s'est volatilisée, monsieur le baron... C'est à n'y rien comprendre. Peut-être lui est-il arrivé malheur ? Je la regrette beaucoup, elle était si donnante!

Au *Nouveau-Cirque*, on m'annonça qu'elle avait résilié son engagement... Marthe aurait pu sans doute me mettre sur la piste de notre amie, mais Marthe se livrait maintenant à ses contorsions professionnelles de femme-serpent dans un *Music-hall* dont on ne voulut pas me donner le nom.

Je n'avais plus, me semblait-il, qu'à m'en remettre à ma chance. En attendant, je restais fort soucieux.

***

Je fus distrait de mes préoccupations par une aventure assez banale en soi, où je jouais un rôle parfaitement ridicule, mais que je m'en voudrais de passer sous silence, car je dois à ceux qui me liront peut-être, et à moi-même, la vérité pleine et entière.

Un soir, je remarquai en passant rue de Provence, une jeune poulette — presque un poussin — dont l'allure dénonçait le métier. D'une fenêtre à moitié fermée, elle faisait aux passants un signe de tête presque imperceptible, mais suffisamment éloquent. Son air éveillé, un petit nez fripon me charmèrent. Le diable vint aussitôt me tenter. D'habitude, je fuyais avec soin ces sirènes de rencontre, mais peut-on répondre d'être toujours raisonnable ? J'hésitai quelques minutes, mais le diable étant allé chercher du renfort, toute une légion, je m'enhardis. Je grimpai deux étages et je frappai délibérément à la porte de la petite.

Elle ouvre.

Je feins de m'être trompé. Je veux me retirer, mais elle me prie en riant d'entrer; en vain veux-je résister. A ce moment, toute une séquelle de diablotins m'assaillent, m'obligent à capituler.

Il faut avouer que la gosseline était charmante; sa physionomie vive et maligne, lui donnait un air audacieux, cependant que son humour enjoué devait porter la gaieté dans tous les cœurs.

Je débutai par des caresses à la houzarde qui redoublèrent ses éclats de rire. Je couvris de baisers sa bouche mutine. Je découvris une gorge ronde et ferme. Je sentis ses bras me presser; ses yeux se fermèrent. Elle restait immobile comme morte contre moi, mais tout d'un coup, elle ouvrit les yeux, jeta un grand éclat de rire et se débarrassa de moi.

Je trouvai cette gaieté, en un pareil moment, très déplacée, quasi offensante, mais la petite riait de plus belle. N'était-elle pas légèrement stupide ?

Elle m'apprit qu'elle était entretenue, que son ami était un terrible monsieur qui roulait des « cailloux » formidables en lui parlant et qu'il lui flanquait des claques.

— Rassurez-vous, me dit-elle finement, il ne viendra pas encore. Je ne puis le souffrir. Je sens que je vous aime.

Je voulus nous rendre heureux, mais elle me pria de différer notre bonheur afin qu'il fut plus grand.

— Revenez demain, vers les neuf heures du soir, continua-t-elle, nous pourrons en toute sécurité passer une bonne nuit ensemble.

J'acceptai le rendez-vous avec transport et je sortis après avoir pris quelques arrhes des plaisirs qu'elle me promettait.

Je ne manquai pas de revenir à l'heure indiquée. Nous allâmes dîner, et la chère enfant, qui avait un appétit formidable, s'abandonna à toute la gaieté de son âge. Mais ce n'est pas d'éclats de rire ni de bons mots qu'alors il s'agissait. Je la fis ressouvenir que je n'étais pas de marbre ; elle en fut convaincue, sourit et me lança un regard tendre.

Je passai quelques heures délicieuses dans son lit vaste comme un champ de manœuvre.

Enfin Morphée répandit sur nous ses pavots et je me réveillai frappé par un soleil joyeux.

— Bonjour petite chérie !

— Qu'avez-vous ? monsieur, me demanda en jurant un homme à voix de tonnerre couché à côté de moi.

La foudre tombant à mes pieds ne m'aurait pas plus épouvanté que ces paroles.

Mes cheveux se dressèrent. Je promenai mes regards d'un œil effaré autour de moi.

Qu'est devenue, me disais-je cette jeune poulette ?

M'aurait-elle trahi ? Au lieu d'une petite femme mignonne et fine comme une Tanagra je vois sortir du lit, un gaillard vigoureux, velu comme un chimpanzé et qui avait des bras et des pieds énormes.

Avec un regard menaçant, il cria :

— Vous êtes bien hardi de coucher ici sans ma permission pour faire vos cochonneries avec cette enfant. Allons, levez-vous, habillez-vous, et plus vite que ça ! Je ne sais ce qui me retient de vous faire sauter par la fenêtre.

Je ne répliquai rien. J'étais joué. Pendant que je me chaussais, j'entendis les éclats de rire que la scélérate ne put étouffer ; elle était cachée dans le cabinet voisin.

Je sortis la rage dans le cœur. Mon portefeuille était bien dans ma poche, mais allégé de trois billets de cent francs. L'oreille basse et honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, je rentrai chez moi n'osant même pas m'adresser de reproches tellement je me sentais sot.

Peut-être ai-je eu tort de narrer cette aventure toute à mon déshonneur. Assurément, il faut en amour, comme en affaires, beaucoup d'audace, mais en ceci comme en cela, on ne saurait y mêler trop de prudence.

***

Le même jour, dans la soirée, espérant me distraire de mon humiliation dont je rougissais encore, j'allais voir mes amies, Mme et Mlles Lebas du Menou. Du moins, je me trouverai, cette fois, en honnête compagnie. Cela me changera d'atmosphère... Ah ! respirer enfin un air salubre !

Mme du Menou était seule.

— Cher ami, me dit-elle, comme c'est gentil à vous d'être venu.

Ma visite paraissait lui faire un immense plaisir.

Je pris place à côté d'elle sur un canapé et la conversation

roula pendant un quart d'heure sur des choses à peu près insignifiantes. Enfin, nous parlâmes de ses filles dont je louai avec une enthousiasme sincère l'intelligence, le charme, la gaieté et la candeur. J'éprouvai le besoin de reposer ma pensée sur de la sagesse véritable et de me sentir en communion avec de braves gens un peu naïfs et délicieux, de prendre un bon bain de pureté.

— Vous ne sauriez croire, me déclara la charmante dame, l'intérêt et la véritable affection que vous portent Bernardine et Suzy (Suzy était la plus jeune). Elles parlent de vous du matin au soir. Voyons, dites-moi franchement laquelle des deux vous plaît davantage. Il ne saurait être, je crois, question de mon aînée Marguerite, trop âgée pour vous, mais de mes deux autres enfants. Voyons, ami, laquelle ? laquelle ? Votre cœur, j'imagine, a dû déjà parler.

J'étais littéralement ahuri.

J'avais envie de répondre :

— Madame, ces deux jeunes filles sont charmantes, mais permettez-moi de vous dire que je me fous autant de l'une que de l'autre... non point parce qu'elles me sont indifférentes, mais parce que je suis un vulgaire garçon coiffeur qui mange ses derniers sous et qui n'a nulle envie de tomber, comme l'on dit, sur un bec de gaz.

Je répliquai modestement :

— Je suis infiniment honoré, madame, de tout ce que vous me dites, mais avant de prendre une résolution aussi grave qui engage toute la vie de votre enfant et la mienne, j'ai besoin de réfléchir. J'ai besoin surtout d'assurer mon avenir. Ma situation, pour le moment, est encore trop précaire...

— On m'avait dit que vous étiez fort riche.

— Erreur! madame, erreur! Assurément, j'ai de quoi vivre seul... mais ma fortune actuelle est trop modeste pour assurer le bonheur d'un foyer.

— Mes filles — on a dû vous le dire — auront chacune un million de dot.

Bigre! un million! un million de dot! J'eus pendant quelques secondes un léger vertige.

Mais le rêve que l'on me faisait miroiter était irréalisable. Pour esquiver des explications que j'eusse été bien embarrassé de fournir, je tournai bride :

— Madame, répliquai-je hypocritement, voulez-vous m'accorder la permission de reprendre notre si cordial entretien, dont je me sens tout bouleversé — car je n'aurais osé espérer que mes sentiments fussent partagés — oui, de reprendre cet entretien dans un mois à partir de ce jour. J'ai de gros intérêts au Vénézuéla; mes affaires sont en ce moment un peu embrouillées, mais avant peu de temps, j'en ai le ferme espoir, tout sera parfaitement réglé.

— Je vois que je ne m'étais pas trompée, cher ami. Vous êtes la droiture, la délicatesse même. Ah! si vous saviez combien je serais heureuse de vous appeler : mon enfant, mon cher enfant!

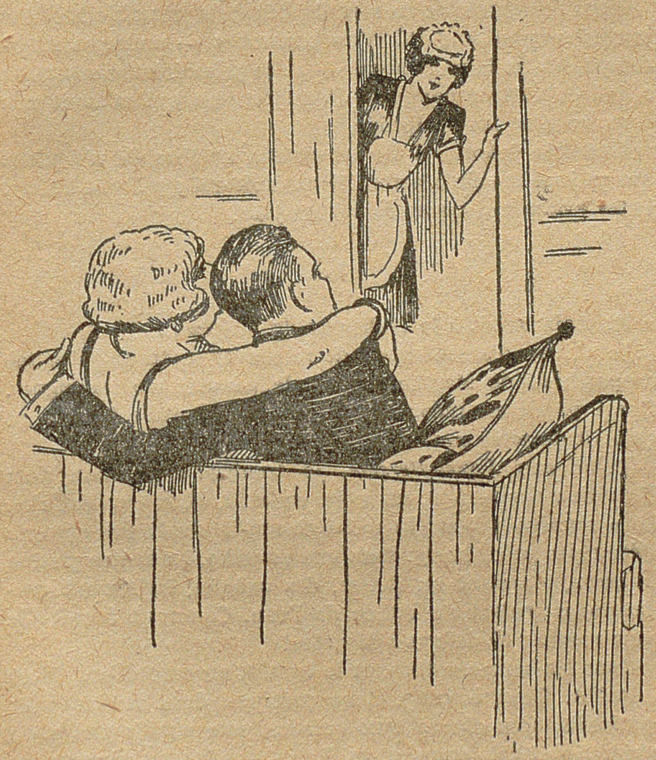
Un peu ému par cet élan de tendresse maternelle auquel j'étais loin de m'attendre, je regardai ma pseudo-belle mère dont le visage enfiévré, les yeux brillants, un éclat inusité donnaient comme un reflet de jeunesse. Elle avait dû être très bien dans son temps et, ma foi, ses restes n'étaient pas mal du tout.

Alors, désireux de lui plaire, je répliquai, avec ma voix un peu grave, aux inflexions harmonieuses, ma belle voix de baryton-martin :

— Vous m'appelez : mon cher enfant. Est-ce possible ? Mais vous-même, êtes si jeune, si jeune! Non, jamais je n'oserais vous donner le nom de mère. Vous êtes ma sœur, ma sœur aînée tout au plus.

— Mon ami, mon cher ami. Vous êtes exquis! gloussa-t-elle.

Et me prenant par le cou, elle m'embrassa... Nos lèvres s'unirent aussitôt cependant que tous mes petits diables familiers qui, en pareilles circonstances, ne manquent jamais



...la bonniche annonça un nouveau visiteur. (page 42).

de me souffler leurs flammes où ils peuvent, se lançaient à l'assaut de ma pauvre et faible vertu. Un second baiser! Et comme la chère femme à demi pâmée, me serrait dans

ses bras, je commençais à perdre la tête. Elle l'avait perdue tout à fait, quand la bonniche frappa à la porte et annonça un nouveau visiteur.

Nous échangeâmes un regard plein de regrets. Nous étions rouges comme au sortir d'un bon repas — un repas interrompu dès les hors-d'œuvre — et je pris cérémonieusement congé de cette amoureuse d'arrère-saison qui m'avait mis dans un état indescriptible.

Une fois dehors, je fis un certain nombre de réflexions que je juge inutile d'écrire. Tous ceux qui me liront les ont faites avant moi ou les feront un jour.

***

Et maintenant à la recherche de Thérèse...

Je n'avais d'autre espoir de retrouver sa trace qu'en me rapprochant de Marthe; elle seule pouvait me renseigner. Il me paraissait inconcevable, en effet, qu'elle ignorât ce qu'était devenue son amie intime.

J'allai aux *Folies-Bergère*. Je tombai à pic. Son nom d'artiste : Gau-mâ-tâ, un nom oriental, était sur l'affiche. Le « numéro » pour lequel Gau-mâ-tâ avait été engagée n'était pas précisément dans une musette. Dans une piscine de verre, simulant un fleuve, des naïades, infiniment gracieuses, nageaient au milieu de l'eau. Comment faisait-elle pour respirer là-dedans ? Mystère!

Dans les herbes entourant le bassin, un crocodile se tient à l'affût. Tout à coup, il se précipite dans le fleuve et commence une chasse aux naïades, une chasse pleine de péripéties et très émouvante. Le crocodile va s'emparer de sa proie quand survient un chasseur qui tue le monstre. Le reptile simule une épouvantable agonie, puis remonte à la surface. On s'en empare, on lui plonge un poignard dans le cœur. Le crocodile achève de mourir; aussitôt les chasseurs,

s'armant de grands couteaux, le dépouillent pour le faire rôtir, sa chair étant très comestible. Mais voici que, du ventre même de l'énorme bête s'échappe en bondissant une femme charmante, qui exécute des sauts périlleux, des sauts de carpe, finalement une gigue fantastique. La nudité, quasi irréelle, de cette femme se colore des mille rayons projetée par la lumière électrique qui achèvent de l'idéaliser.

Je n'avais pas encore vu Marthe sur la scène. Jamais je ne me serais imaginé qu'elle put être aussi gracieuse, pétulante, suggestive...

A peine le rideau baissé, je griffonnai un bout de billet à l'adresse de Marthe que je confiais à une ouvreuse — en y joignant un sérieux pourboire; — Je donnai rendez-vous au gentil crocodile pour le lendemain, chez moi, à l'heure qui lui plairait. J'annonçai que je ne sortirais pas de la journée.

Triste et solitaire, j'achevais de déjeuner et je sirotais mon moka en fumant la cigarette de l'ennui quand on sonna à ma porte.

Je me précipite pour aller ouvrir.

Zut! C'est le gazier!

On sonne une seconde fois :

— Un paquet des magasins du Louvre pour M. le baron du Blaireau. C'est bien ici ?

Mais presque au même moment, j'entends un petit pas mutin qui me fait battre le cœur :

— Ah! enfin! C'est toi, Marthe!

— Mon bon Victor!

Nous nous embrassâmes. J'étais tout ému.

— Allons, quitte vite ton chapeau... Une tasse de café ? Une cigarette ?

— Bien sûr.

— Je suis si content de te voir! Tiens, que je t'embrasse encore! Une fois pour toi. Une fois pour moi et une fois pour nous deux. Tes affaires marchent ?

— Oui, ça va, à peu près.

— Et Thérèse ?

— Dans les choux.

— Hein ! tu dis ? Et son ami le richissime ?

— C'est le roi des cochons !

— ?

— J'ai dit : le roi des cochons !

— Explique-toi ?

— Je suis venue pour ça. Et, d'abord, si tu n'as pas de nouvelles de Thérèse, c'est qu'elle n'a pas osé revenir te voir dans l'impossibilité où elle est de te rendre les deux mille balles que tu lui as amicalement prêtées. Bitofpig, le bien nommé, a commencé par se montrer généreux pour notre amie, jouant au grand seigneur. Un beau jour, son domestique disparaît en emportant la galette et tous les bijoux du patron. Scandale, plainte à la police, etc. L'Américain, momentanément gêné, a recours à l'obligeance de notre trop confiante amie qui lui remet tout l'argent qu'elle possède : quinze cents francs environ, en attendant l'arrivée d'un gros chèque que le gros charcutier doit recevoir d'Amérique d'un jour à l'autre.

— Et le domestique a été pincé ?

— Le domestique (j'ai fini par apprendre la vérité) était un copain du prétendu charcutier. Et ce soi-disant domestique a simulé ce vol (il en a simulé bien d'autres) pour permettre à son maître de faire des dupes. « On vient de me détrousser, disait Bitofpig. Je n'ai plus le sou. Prêtez-moi un peu de galette. Je vous rembourserai dans huit jours. Tout le monde sait que je suis fort riche ! » Cette pauvre Thérèse a marché comme une grande dinde qu'elle est.

— Et le domestique ?

— Introuvable, naturellement.

— Et le roi des cochons ?

— Le roi des cochons était venu en France pour se

livrer à la traite des blanches. J'ai fini par tout savoir... Il est coffré!...

— Ah!

J'étais ahuri.

Au bout d'un long moment de silence. Marthe reprit :

— Mon vieux, Victor, n'en as-tu pas assez de l'existence que tu mènes ? Tu es jeune et tu ne fais rien ou plutôt tu ne fais que des sottises. Tu fréquentes des métèques, des rastas des deux sexes et même des crapules qui en veulent uniquement à ton porte-monnaie. Voyons, tu ne peux pas passer ta vie à faire des béguins. Tes vingt-cinq ou vingt-huit ans ne seront pas éternels et ton argent s'évanouira encore plus vite que ta jeunesse. Après ?... Je te parle en amie. Il me semble que tu vaux mieux que les gens qui t'entourent.

— J'ai le vice dans la peau, répliquai-je.

— Oui, peut-être, mais tu es un vicieux sentimental, un faible!

— Un imbécile alors ?

— Non.

Ses paroles toutes de cordialité m'allaient au cœur. Si volontiers je lui aurais parlé de moi-même dans un sentiment d'abandon et d'heureuse délivrance. Mais pour cela, il eut fallu avouer ma position véritable, lui dire que j'étais un simple garçon coiffeur, que les quelques mille francs gagnés au jeu — et non point par mon travail — allaient achever de se dissiper, qu'avant quatre ou cinq semaines, il ne serait plus jamais question ni du roi des cochons, ni de Thérèse, ni d'elle-même, qu'un grand coup d'éponge serait donné sur ces mois de dévergondage employés à rire et à m'ennuyer avec des mirliflores et des catins. Le baron du Blaireau allait mourir. Pauvre de moi! Pourtant je ne regrettais rien; l'expérience n'a pas de prix et je croyais en avoir fait une ample provision.

— Je suis désolé, dis-je, que tu ne sois pas libre ; si volontiers j'aurais passé cette soirée avec toi !... Je t'ai beaucoup admirée hier. Tu es une artiste, une grande artiste. Quelle distinction dans tous tes mouvements ! Tu étais éblouissante de grâce. Serais-je jaloux ? C'est possible. Non pas jaloux de Pierre ou de Paul, mais de cet amant anonyme qui s'appelle le *public*. Allons, je déraisonne. J'ai mal aux cheveux ; mon cœur aussi est malade. Pourquoi ne restes-tu pas toujours près de moi ? Le bon sourire de ton regard, le parfum de tes cheveux, ta présence seule...

— Alors cela te ferait vraiment plaisir si nous dînions ensemble aujourd'hui ?

— Je n'oserais pas rêver un plus grand bonheur.

— Eh bien, je me suis arrangée pour être libre aujourd'hui et demain. Deux jours et deux nuits à passer ensemble. Cela va ?

Je la couvris de baisers.

Nous fîmes dans ma chambre, où tout fut vite préparé, le plus aimable petit repas qu'aient jamais fait deux tourtereaux. Lorsque mon cœur se dilate, mon estomac se creuse. Je suis jeune. Les bonnes choses que je dévorai, le bon vin dont je me restaurai, les baisers dont j'assaisonnais ce dîner impromptu, chassèrent mes derniers papillons noirs et je savourai une de ces heures exquises comme on n'en a que rarement même dans une longue vie, dans cette vie qui est une mauvaise farce, mais où il y a tout de même quelques bons quarts d'heure !

Brûlant d'ardeur, je plaçai mon « petit ange » sur mon lit, et comme si j'eusse contemplé ses charmes pour la première fois, je me livrai à une étude topographique qui fut passionnément intéressante. Je promenai mes regards et mes mains sur des monts neigeux qu'on eut dit rosés par les doux reflets de l'aurore. Et Marthe faisait les honneurs de ses charmes avec un empressement, un zèle dignes de toute ma reconnaissance.

Mes yeux ne pouvaient se lasser de cette créature admirable et nerveuse. Quelles attaches fines! Quelle souplesse dans les reins!

Elle s'endormit la première. Son sommeil était doux et calme comme celui d'un enfant. Je la contemplai; puis je m'endormis à mon tour; mais vers le milieu de la nuit m'étant réveillé, tout heureux de sentir son petit corps frais contre le mien je compris qu'elle aussi ne dormait pas. Je lui tournai le dos, un baiser léger, infiniment doux effleura ma nuque; puis ses baisers se répétèrent par petits coups précipités. Je n'osai faire le plus petit mouvement qui aurait pu troubler l'ivresse de ces instants inoubliables; mais tout à coup, j'entendis la gorge de Marthe se soulever, elle pleurait. Alors, doucement, je la pris dans mes bras.

— Pourquoi ce gros chagrin? demandai-je. Dis-moi ta peine, je t'en supplie. Ne suis-je pas un autre toi-même?

Mais ses pleurs légers se transformèrent alors en sanglots. La chère enfant versait des torrents de larmes.

— Je pleure de joie. Je suis si contente, si contente, me dit-elle, car je sens bien que tu m'aimes, et je suis en même temps désespérée, parce qu'il va falloir nous quitter, vivre loin l'un de l'autre, toujours ou presque toujours. J'avais formé un rêve, un si beau rêve, fit-elle en m'embrassant. Mais ce n'est qu'un rêve.

« Je n'aime guère mon métier. Au fond, vois-tu, j'ai des idées très bourgeoises. Je voudrais être une petite maman, je voudrais être ta femme...

— Tu voudrais?...

— Oui.

— Moi aussi je voudrais, mais... ma chérie, je dois t'avouer que je n'ai aucune fortune. Je dévore le dernier argent que j'ai gagné au jeu. Avant peu de temps, je serai sans le sou et si je ne veux pas mourir de faim, il me faudra reprendre mon ancien métier.

— Tant mieux! Tant mieux! s'écria-t-elle en me serrant bien fort dans ses bras.

— Tu sais, je ne suis pas baron du tout. Je m'appelle Dublaireau. Dublaireau en un seul mot. Je suis un simple garçon coiffeur.

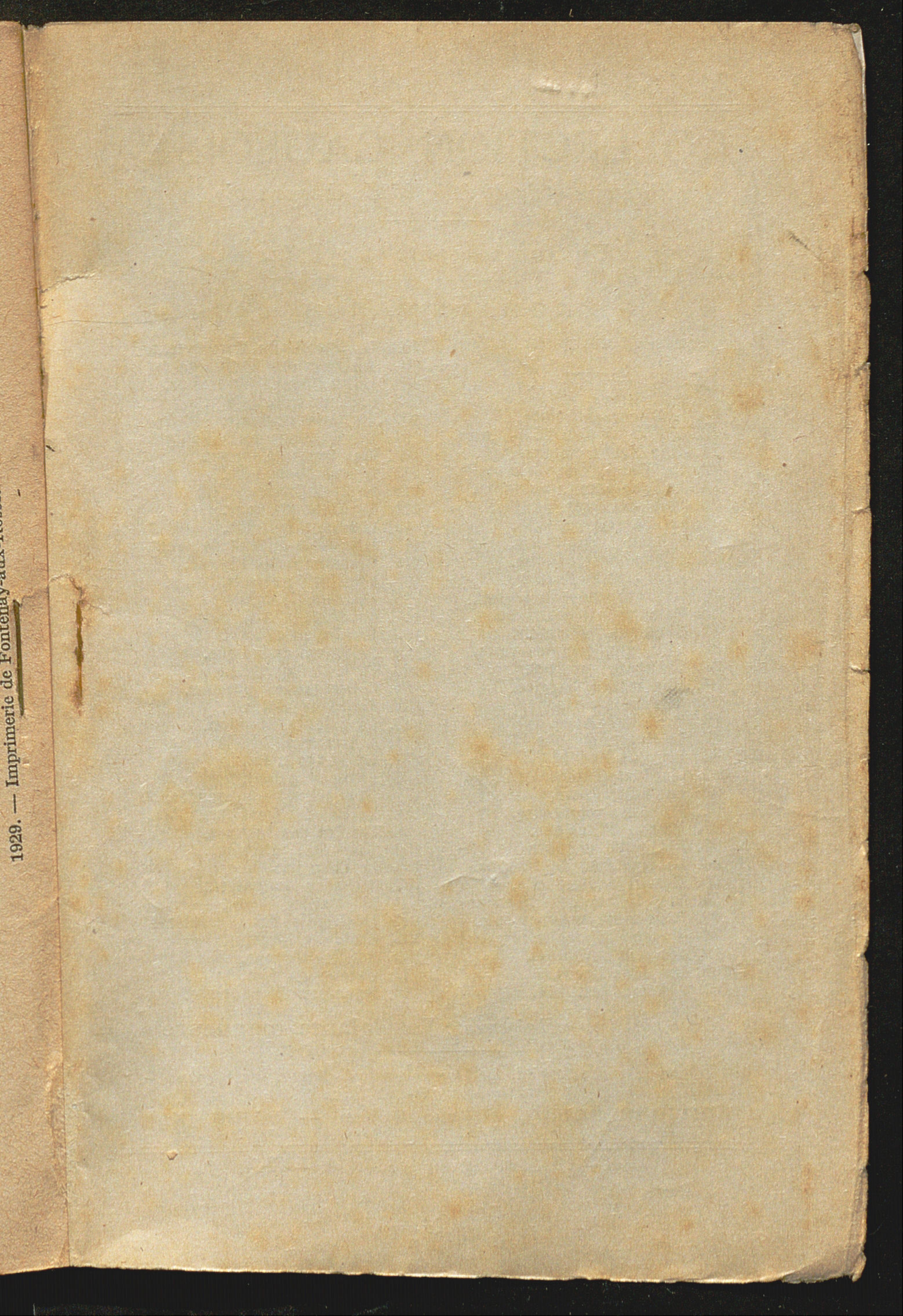
— Tant mieux! tant mieux! Je lâcherai la danse et tout le tralala. Nous nous marierons. Nous aurons beaucoup d'enfants et le dimanche tu m'aideras à pousser la voiture des gosses. Ça colle ?

— Ça colle! murmurai-je sans trop d'enthousiasme.

Et maintenant, je suis un homme rangé tout ce qu'il y a de plus rangé et marié. Marthe est fidèle et bonne. C'est une parfaite ménagère. Un moutard est en route. Nous en aurons un autre après. Je pousserai la voiture. Mais elle me tient serré, par exemple. Impossible de broncher. Elle sait ce que je gagne. Toute fantaisie m'est interdite. Ce n'est pas rigolo tous les jours; mais c'est ainsi qu'il faut vivre, paraît-il, pour être le moins malheureux possible dans cette vallée de larmes. Et puis je suis devenu philosophe!

Henry FRICHET.

1929. — Imprimerie de Fontenay-aux-Roses. — 41.150.


1929. — Imprimerie de Fontenay-aux-

COLLECTION GAULOISE

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois

Un roman complet : 1 fr.

ROMANS PARUS

Soixante-huit numéros sont épuisés

---

69. L'Amour en bombe.
70. L'Homme aux 12 étreintes.
71. Une Nuit à Suburre.
72. La Pucelle de Bénouville.
73. La Servante amoureuse.
74. Etreintes passionnées.
75. La Dactylo perverse.
76. Frisson voluptueux.
77. L'Amant frénétique.
78. Une petite Femme.
79. La Courtisane de Lesbos.
80. Galantes réincarnations.
81. Champion d'amour.
82. L'Ile aux femmes nues.
83. L'Auberge d'amour.
84. Une môme dessalée.
85. Le Père la Vertu.
86. Une sacrée Noce.
87. Le Harem en folie.
88. Un p'tit Modèle.
89. L'ardente Flibustière.
90. La jolie Gosse.
91. Frénésie amoureuse.
92. Maison d'illusions.
93. L'Aiguille d'Aphrodite.
94. La Quêteuse de frissons.
95. Rosière malgré elle.
96. Les Baigneuses libertines.
97. Belle-mère incandescente.
98. Mousmé d'amour.
99. Voluptés puritaines.
100. Les deux Cocus.
101. L'Amour est fait.
102. La Pucelle du Carrefour.
103. Au Pays des Nymphes.
104. Entre deux Maîtresses.
105. Garçonne de Village.
106. Variantes d'amour.
107. Les Gammes de la Volupté.
108. Mannequin d'amour.
109. L'Arpète en folie.
110. Le Petit Trou.
111. Un Chat d'amour.
112. L'Amant fantôme.
113. Une drôle de Nuit de noces.
114. Les Amants de Phryné.
115. Une Nuit au Bois.
116. Les Débuts amoureux.
117. Un Voyage à Cythère.
118. Un drôle de Coco.
119. Le Satyre diabolique.
120. La Belle en chemise.
121. Contrebande d'amour.
122. Fanny la vicieuse.
123. La galante Emotion.
124. L'Amour à tous les étages.
125. La Vénus noire.
126. Voyage galant.
127. Une petite dévergondée.
128. Le Bal des Quat'z'arts.
129. Le Roi des Noceurs.
130. Une Nuit d'Amour.
131. Le Cocu pacifique.
132. Qui trop embrasse...
133. Le Maillot fendu.
134. Le Gigolo des Rombières.
135. Les Jeux libertins.
136. Folles d'Amour.
137. Amour de Sidi.
138. Princesse Nichonnette.

Pour paraître prochainement : La Galante manucure

Chaque volume est envoyé franco contre la somme de 1 franc en timbres adressée aux

ÉDITIONS PRIMA, 67, rue Servan — PARIS (XIe)

1929. — Imprimerie de Fontenay-aux-Roses. — 41.150.